

Resistance 9 sept. 44

DES ARTISTES ONT FAILLI

L'ART FRANÇAIS RESTE PUR DE TOUTE ATTEINTE

350

LES artistes ont failli. Des hommes dont les noms symbolisent le génie de la France ont trahi leur mission. Une telle défection est grosse de conséquences. La France de la défaite était dépouillée de tous ses biens physiques et spirituels. Elle avait tout perdu : sa liberté, sa puissance, son honneur. L'espoir que signifiait le général de Gaulle était un astre lointain. Notre présent, notre passé, les plus purs souvenirs de notre histoire, nos conquêtes et notre Révolution étaient calom-

niés, diffamés, pollués. Dans ce désarroi des esprits et des coeurs, dans ce maotage général d'un pays qui fut le point de mire de l'Occident, quelque chose subsistait. L'art et les artistes français gardaient tout leur prestige. Dans les musées et dans les collections de Suisse et de Suède, d'Angleterre et des Etats-Unis, des amateurs, des savants, des curieux se seraient autour des œuvres des maîtres de la peinture française. Si notre patrie engendrait des ouvrages empreints d'une semblable perfection, c'est qu'elle était capable de réagir et de se redresser, c'est qu'elle conservait des réserves d'énergie peut-être insoupçonnées. C'est que son organisme était intact et sain.

L'Allemagne ne tarda pas à comprendre le parti qu'un pays comme la France était prêt à tirer d'une telle situation. Elle ne pouvait prétendre lui arracher la palme. Elle décida de compromettre les hommes qui la représentaient aux yeux du monde civilisé. Cette tâche lui fut aisée. L'ambassade de Paris organisa un voyage circulaire des peintres et des sculpteurs français à travers les grandes cités du Reich. Sans doute ce voyage ne fut-il pas le seul. D'autres clercs se rendirent en Allemagne. Mais jusqu'alors les tournées des membres de nos élites, que des employés subalternes du « Reichsministerium für Propaganda » promenaient, logeaient et nourrissaient, n'avaient été que des échecs. Ni Claudel, ni Mauriac, ni Gide, ni Paul Valéry, ni Duhamel, ni Paul Valéry, ni Jacques de Lacretelle n'avaient consenti à se rendre en Allemagne. Le voyage des peintres et des sculpteurs eut, par contre, un succès éclatant. Conseillés par Brecker, que Hitler surnommait « Mon Phidias », les collaborateurs de M. Otto Abetz formèrent, en vérité, une magnifique équipe. Personne, il faut le dire, ne manqua à l'appel. Personne ne fut oublié. Tandis que Landowski, alors directeur de l'école des Beaux Arts, Touchard et Lejeune « incarnaient » l'Institut, les ambassadeurs de l'art vivant étaient (de cite de mémoire) Despiau, Derain, Segonzac, Vlaminck, Othon Friesz, Van Dongen et des jeunes : Bel-mando, ami personnel d'Arno Brecker, Lequeult, Oudot, etc... Des étrangers fidèles à notre pays, des Français enfermés dans les geôles de France et de Prusse Orientale, deux millions de prisonniers de guerre derrière leurs barbelés et des sujets du maréchal Pétain réduits à l'esclavage dans les villes

des deux zones pouvaient suivre, en se voilant la face, toutes les péripéties de ce glorieux periple.

La collaboration d'un financier et d'un industriel n'engageait que ceux qui collaborent. De tels hommes ne représentent qu'eux-mêmes. Les artistes que nous avons eus, en se compromettant, compromettaient la France, dont ils étaient et dont ils sont encore les messagers et les porte-parole.

Il reste à savoir quelle doit et quelle peut être l'attitude de la France devant ces êtres qui ont démerité, mais qui n'en restent pas moins des artistes authentiques. Leur conduite mérite un blâme sévère. Mais ce blâme ne peut atteindre leur art. Une fois mise au monde, l'œuvre d'art acquiert une vie indépendante et remplit son destin. Elle cesse d'appartenir à celui qui en est l'auteur et le père légitime. Elle tombe dans le domaine public. Elle devient, en quelque sorte, le bien collectif de la communauté qui a le droit de la revendiquer. L'Allemagne d'Adolf Hitler détruit les ouvrages des artistes qui s'écartent de la ligne générale. Elle leur défend, non seulement de se manifester, mais même de travailler. La France répugne à ces méthodes barbares. Elle n'a pas combattu, souffert, peiné et donné le meilleur de son sang pour les appliquer à ses ressortissants. Elle sait, d'autre part, qu'en jetant l'interdit sur ses meilleurs artistes (qui ne sont ni Touchard, ni Lejeune, ni Paul Landowski, ni Van Dongen) elle appauvrirait son propre patrimoine. Elle est, désormais, assez forte et assez généreuse, elle est surtout assez grande dame, elle est trop imbue de culture humaniste pour les traiter avec intransigeance. Elle sait ce qu'elle leur doit. Je ne sais s'il peut être question de confier à Maillol qui, venu spécialement de Banyuls, inaugurerait l'exposition Brecker, ou à Charles Despiau, auteur d'une biographie de ce sculpteur médiocre, le monument de la libération. Mais qu'on se garde bien de les exclure de la vie nationale. Qu'on ne les empêche pas de créer, de produire, d'exposer. Le seul moyen que ces hommes, dont la honte a pu refaillir sur la France, ont de racheter leur faute est de transmettre à la postérité des œuvres sans tache et sans reproche. Le travail sera leur rédemption.

Waldemar GEORGE.

9 Sept. 44